

*La France des villes moyennes,
une stratégie d'avenir pour les territoires*

Claude Rochet

Professeur des universités

Preprint mai 2021



LE CAP
CENTRE D'ANALYSE ET DE PROSPECTIVE



La France des villes moyennes, une stratégie d'avenir pour les territoires

Les mouvements sociaux de ces dernières années ont mis l'accent sur la paupérisation de la France périphérique, périphérie qui commence dès la banlieue des métropoles qu'elles sont supposées inonder leur richesse. Cet antagonisme entre métropoles et territoires n'est pas propre à la France et n'est pas le résultat d'un accident de l'histoire : c'est celui de politiques délibérées qui ont fait des métropoles l'axe incontournable du développement économique et de la compétition dans la mondialisation.

Cette étude montre, d'une part, que les hypothèses économiques sur lesquelles se fonde cette fascination pour le *big is beautiful* ne sont pas vérifiées et que l'on est largement dans le domaine de l'idéologie. Elle montre d'autre part, au travers de nombreuses études de cas et d'analyses des dynamiques urbaines, tant historiques que dans le contexte de la révolution numérique, que les villes moyennes fournissent un cadre plus favorable à l'innovation et au développement face aux enjeux écologiques et énergétiques, fondé sur la cohésion entre villes et territoire.

Juin 2021

I. Introduction	6
II. Les métropoles, horizon indépassable de la mondialisation ?	9
❖ Les métropoles attirent, mais jusqu'où ?	9
❖ Les métropoles, des hypothèses de développement qui ne se sont pas vérifiées	11
✓ Des hypothèses scientifiques largement infirmées	11
✓ La performance ne croit pas avec la taille	12
✓ « On voit des métropoles partout, sauf dans les statistiques de la productivité »	15
❖ La métropolisation comme idéologie	16
✓ Le mythe des « classes créatives »	17
✓ La gentrification, résultat de l'échec de ces politiques	19
✓ Ultime avatar de la théorie de la métropolisation : le grand Paris	22
✓ Les prétentions politiques mondiales des métropoles	23
❖ Il y a une taille optimale pour que la ville ait des effets majoritairement positifs	25
✓ Taille et inégalités sont corrélées	27
✓ Le contre-exemple danois	29
❖ Les nouvelles sciences de la ville confirment l'avantage à la ville moyenne	30
III. Une stratégie pour les villes moyennes : des villes intelligentes dans des territoires intelligents	36
❖ Les Villes n'ont pas attendu les technologies numériques pour être performantes	36
✓ De la ville médiévale à la ville contemporaine : de la ville intelligente à la ville absurde	36
✓ Des villes sans architectes ?	37
✓ L'histoire nous apprend ce qu'est une ville	38
✓ Comment l'intelligence vint à la ville ...	40
✓ ... Puis comment elle devint absurde ?	41
✓ Ce que nous apprend l'histoire	43
❖ Principes de stratégies de développement des territoires et rôle des villes moyennes	45
✓ Le territoire compte : une ressource créée par l'intégration de trois composantes	45
✓ Ville et territoire sont intrinsèquement liés	49
❖ Éléments de stratégie pour les villes moyennes	53
✓ Une opportunité ratée : Le territoire de santé, la santé comme facteur de compétitivité économique	53
✓ S'appuyer sur les 4 espèces de capital et optimiser leurs synergies (naturel, intellectuel, industriel, social)	55
✓ Les clés d'une bonne gouvernance territoriale	58
✓ Que doit faire l'Etat ? Que doit faire la métropole ?	61
✓ Une vie sociale et démocratique qui renforce la cohésion du territoire	62
❖ Quand les villes moyennes inspirent les plus grandes	65
✓ Ce n'est pas la ville la mieux dotée qui gagne : Rouen, Orléans, Reims	65
✓ La stratégie qui fait la différence : Vitry vs Pont-à-Mousson	66
✓ Une résurrection spectaculaire : Medellin	69
❖ La ville moyenne pour relever les défis de la III^e révolution industrielle	71
✓ Energie, déchets, pollution, transports, la ville moyenne et son territoire sont le cadre approprié au développement d'une économie symbiotique.	71
IV. Conclusion	77

« La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes. Genève, Saint-Gall, Neufchâtel sont comme les faubourgs (...), les maisons, au lieu d'être alignées, sont dispersées sans symétrie et sans ordre, comme on dit qu'elles étaient dans l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi des sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé, de vivant qui respire la liberté, le bien-être, et qui fera toujours du pays où il se trouve un spectacle unique en son genre, mais fait seulement pour des yeux qui savent voir »

I. Introduction

Avec le franchissement du seuil de 50% de la population mondiale vivant dans les villes en 2008¹, la question de l'urbanisation est devenue un sujet à la fois sensible et stratégique. En France, le mouvement des Gilets jaunes a souligné le fossé qui s'est creusé entre une France urbaine favorisée² et une France périphérique appauvrie des villes moyennes et des campagnes, phénomène qui n'est pas propre à la France. « En même temps », l'épreuve du confinement a rappelé aux Français le charme de la vie hors des grandes villes, les villes moyennes sont soudainement devenues un thème d'actualité, le marché immobilier bénéficie d'un dynamisme surprenant ; on y découvre, notamment, grâce aux réseaux numériques, qu'il est possible de bien vivre en dehors des métropoles, leurs embouteillages, leur pollution et leurs violences urbaines.

La I^o révolution industrielle avait vu les usines se créer autour des sites d'extraction de matières premières (fer, charbon, acier...), donc en dehors des grandes villes d'alors, créant des cités gardant une certaine personnalité comme les corons et les cités ouvrières avec leurs habitats individuels et une vie collective.

La II^o révolution industrielle a vu les usines s'installer en ville avec l'apparition d'un habitat ouvrier misérable et une coupure nette entre France urbaine et France rurale et plus encore entre Paris et la province, celle-ci dévorant celle-là, ainsi que le livre de Jean-François Gravier, *Paris et le désert français (1947)*, l'a illustré, donnant la direction des études urbaines pour les décennies d'après-guerre et inspirant les politiques d'aménagement du territoire. Gravier avait commencé sa carrière à Vichy et était nettement inspiré par le pétainisme glorifiant la France rurale contre Paris, la ville dévoreuse et corruptrice. Gravier avait en fait une véritable haine de la centralisation rendue responsable du déclin de la province : il fallait tuer Paris pour sauver la France³. Il ne nous laissait comme alternative que la grande ville

¹ Résultat toutefois à relativiser car dépendant des normes critiquable retenues pour définir la population urbaine ; cf. DUMONT, G.-F., *Géographie des populations. Concepts, dynamiques, perspectives*, Paris, Armand Colin, 2018.

² Car particulièrement bien dotée par le budget de l'État et les choix de localisation des services publics ; cf. DUMONT, G.-F., « La ruralité face à l'idéologie d'une France exclusivement urbaine », *Ruralis*, n° 1, printemps-été 2020.

³ Gravier raisonnait plus en politique qu'en géographe dans sa haine de Paris. Proche de l'Action Française qui vouait un culte à l'Ancien régime et à la décentralisation des

ou le retour à la campagne. Il a toutefois eu le mérite de poser le problème de la taille optimale des villes et de soutenir le lancement des politiques d'aménagement du territoire.

L'aménagement du territoire soutint dans les années 1960 le développement de métropoles d'équilibre⁴ et des villes moyennes, voire de villes nouvelles pour contrebalancer la force d'attraction de Paris⁵. Jusque dans les années 1990, la doctrine en matière d'aménagement du territoire était de favoriser le développement de *réseaux* entre villes et autour des villes. Mais avec l'affirmation de la mondialisation vint la fascination pour les grandes villes, les métropoles, les *cités globales* comme centres de commandement de l'économie mondiale : l'équilibre entre villes et territoires céda la place à la doctrine des métropoles.

Vogue mondiale, les métropoles se proclament « intelligentes », « agiles », « innovantes », et bien sûr « durables », et deviennent l'emblème de la mondialisation et des valeurs « progressistes » qu'elles prétendent incarner. Regroupant un quart de la population terrestre, elles capteraient la moitié du PIB et les deux tiers de la croissance planétaire, il est vrai selon des méthodes de calcul discutables. Le réseau des villes créatives de l'ONU est passé de 50 en 1985 à plus de 200 début 2020. Microsoft, Google ou Dell Technologies se bousculent pour financer le *Cities Climate leadership group (C40)* constitué par le milliardaire Michael Bloomberg quand il était maire de New York. Comme souvent, la France a emboîté le pas aux modes américaines.

C'est la Fondation Terra Nova qui affirme, en 2014, sous la plume des économistes Laurent Davezies et Thierry Pech, qu'il est nécessaire de repenser notre organisation territoriale. Analyse complétée en 2015 par une note de l'organisme officiel Conseil d'Analyse Economique⁶ qui précise que « ... *la dynamique de croissance d'un pays doit (...) faciliter la concentration des activités dans les métropoles (...) afin de concurrencer les métropoles mondiales* ».

provinces mise à mal par le centralisme de la Révolution et de l'Empire. Voir MARCHAND Bernard. « La haine de la ville : « Paris et le désert français » de Jean-François Gravier ». *In L'information géographique, volume 65, n°3, 2001. pp. 234-*

⁴ Le terme de métropole n'avait pas sa signification actuelle : il s'agissait de villes de province et de réseaux de villes destinées à créer des pôles de croissance face à l'hyper-croissance de l'Ile-de-France.

⁵ Mais le choix de localisation géographique des villes nouvelles franciliennes, au lieu de réduire cette attraction, ne pouvait que la renforcer.

⁶ CAE, Note n°20, février 2015

Il s'agit de l'application moderne d'une théorie ancienne : le modèle centre-périphérie. Ce modèle repose sur une conception hiérarchique des territoires où la périphérie est, par nature, dépendante du centre dans une relation de domination et de dépendance. Pour Gérard-François Dumont, « *les théories centre-périphérie subodorent donc une logique du ruissellement* »⁷ selon la théorie du ruissellement qui postule que la richesse du centre « ruisselle » vers la périphérie. Théorie appliquée en économie du développement, basée sur le credo « l'enrichissement des riches ruisselle vers les pauvres » qui n'a connu nulle part de vérification empirique.

Cette étude du Centre d'Analyse et de Prospective de l'ISSEP a un double objectif:

- Discuter les bases scientifiques sur lesquelles s'appuie la théorie des métropoles, et mettre en avant le fait qu'elle relève de l'idéologie plus que de la science. Nous concluons que les métropoles ne tiennent pas, et ne peuvent pas tenir, leurs promesses.
- Loin de vouloir revenir à une conception provinciale, nous exposons en quoi la promotion des villes moyennes est une option plus performante pour le développement économique, social et politique, ainsi que pour le soutien à l'innovation dans le contexte de la III^e révolution industrielle.

⁷ DUMONT, G.-F., « La dynamique des territoires : radiale ou réticulaire ? », *Les analyses de Population & Avenir*, n° 7, décembre 2019

II. Les métropoles, horizon indépassable de la mondialisation ?

Au début des années 1990, l'urbanisation, qui était née avec la I^o révolution industrielle et s'était intensifiée avec la II^o, se déploie, dans un contexte de globalisation, d'internationalisation et de mondialisation⁸ sous la forme d'un processus de métropolisation, ce que la sociologue Saskia Sassen a désigné sous le terme de *ville globale*, née d'une dynamique paradoxale, d'une part la dispersion par délocalisations et relocalisations des activités de productions de biens et, d'autre part, la centralisation des fonctions de coordination, de prévision et de gestion mondialisées.

Ainsi, plus l'économie s'internationalise, plus les fonctions de contrôle des grandes firmes s'agglomèrent dans un petit nombre de sites. Il n'y avait, au départ, identifiées par Saskia Sassen en 1991, que trois villes globales capables de commander l'économie mondiale : Tokyo (par ailleurs la ville la plus peuplée au monde), New York et Londres. L'université de Loughborough a mis en place des critères de classement des villes selon leur degré d'intégration à la mondialisation avec deux villes de tête, Londres et New York⁹.

❖ Les métropoles attirent, mais jusqu'où ?

Ces métropoles croissent sous l'effet du principe des rendements croissants des grandes agglomérations qui offrent un plus grand marché de l'emploi et par leur capacité à offrir les infrastructures multimodales nécessitées par la mondialisation : aéroports internationaux, quartiers d'affaires, bandes passantes toujours plus élevées dans les réseaux numériques, ce qui favorise les métropoles où de tels équipements sont rapidement amortissables et donc, rentables. En outre, les métropoles offrent des avantages du type « économies d'agglomération » résultant de la concentration de certaines fonctions : conception-recherche, prestations intellectuelles, commerce interentreprises, gestion et culture-loisirs.

⁸ DUMONT, G.-F., « Les territoires dans la “mondialisation” : sur un trépied », *Population & Avenir*, n° 721, janvier-Février 2015.

⁹ On trouve ce classement actualisé tous les quatre ans sur le site du GaWC (Globalization and World Cities), www.lboro.ac.uk/gawc/group.html. On en compte aujourd'hui entre 15 et 20 selon les critères retenus, Paris y figurant à un rang intermédiaire.

Toutefois, il n'y a pas d'avantage *automatique* pour les agglomérations les plus peuplées en termes d'attractivité et d'innovation. Celle-ci dépend aussi de la qualité de la gouvernance territoriale et du climat plus ou moins favorable à l'entrepreneuriat au sein des territoires, ces critères qui fondent un *territoire intelligent*¹⁰. L'économiste Olivier Bouba-Olga parle de la mythologie du CAME (compétitivité, attractivité, métropolisation, excellence) qui constitue la doxa en matière de politique publique territoriale.

En outre, du fait de leur forte densité de population et d'activités, les grandes agglomérations souffrent également de ce que l'on appelle des *déséconomies d'échelle*, une fois passé leur seuil de rendement optimal : coût du foncier, pertes de temps dans les transports, pollution, criminalité, stress. La combinaison de ces facteurs, favorables et défavorables, à la métropolisation s'exerce en faveur de certaines métropoles et en défaveur d'autres, à l'instar de Paris qui a perdu nombre de centres de décision ces dernières années.

Et enfin, l'on constate en France, en Europe comme dans le monde, que nombre d'entreprises à clientèle internationale, loin de rechercher à tout prix une implantation dans une métropole, demeurent, ou choisissent de s'implanter, dans une ville moyenne, parfois même dans une petite ville¹¹. Tout territoire peut être valorisé, car il n'est pas qu'un lieu géographique, mais un *espace vivant* détenteur de potentialités. Et de fait, les créations d'entreprises en France se font dans les territoires, dans les villes moyennes **et pas** seulement dans les métropoles¹².

Quant à l'innovation, s'il est vrai que des effets de synergie liés à la proximité entre universités, entreprises et centres de recherche peuvent être intéressants, ils ne sont nullement le privilège des métropoles comme nous le verrons dans le cas, par exemple, de la ville bretonne de Bruz qui a créé *ex nihilo* un campus universitaire couvrant toutes les formations, lié à un parc d'activités accueillant des entreprises innovantes¹³. L'innovation tient davantage à l'esprit

¹⁰ Voir ROCHET, C. « Pas de ville intelligente sans territoire intelligent », *Revue politique et parlementaire*, janvier 2020

¹¹ Trendeo publie chaque semaine une synthèse de l'emploi et de l'investissement en France qui relève un tending encourageant à la relocalisation. Ainsi les sociétés Thomson Computing et 2CRSI relocalise leur assemblage d'ordinateurs et de serveurs en France (dans le Val-de-Marne et en Alsace). Avril 2021, bulletin Trendeo <http://www.trendeo.net/synthese-france-s15-2021/>

¹² Note de conjoncture de Trendeo pour 2017, www.trendeo.net/conjoncture-septembre-2017-reprise-se-poursuit-lindustrie/.

¹³ Campus de Ker Lann <https://www.campuskerlann.com>

d'entrepreneuriat qu'à une localisation dans une grande ville, comme dans l'expérience du Choletais et de l'industrie horlogère suisse, ce qui explique les multiples innovations surgissant hors des métropoles.

Comme le note Gérard-François Dumont, avec pas moins de quatre lois dans les années 2010, le Parlement français semble avoir voulu reproduire la démarche administrative descendante à la soviétique en pensant qu'il suffit de décerner le titre de « métropoles », créées comme des établissements publics administratifs, à des territoires et de redistribuer quelques compétences entre les collectivités territoriales, tout en opérant une recentralisation en créant une relation de sujétion entre la métropole et sa périphérie. Une conception illusoire qui relève d'une approche idéologique¹⁴. Alors que la taille d'un territoire n'est nullement un élément incontournable d'attractivité et d'innovation, il serait plus important d'améliorer les conditions permettant d'accéder partout à une meilleure gouvernance territoriale.

Présentée comme l'horizon indépassable de la mondialisation, promesses de croissance et de hauts revenus, la stratégie des métropoles tient-elle ses promesses ? Nous verrons qu'au contraire cette stratégie territoriale s'avère porteuse d'effets pervers, d'inégalités et de nuisances.

❖ **Les métropoles, des hypothèses de développement qui ne se sont pas vérifiées**

D'une part, la métropolisation est fondée sur des théories économiques qui aujourd'hui ne sont pas vérifiées et, d'autre part, sur une démarche idéologique qui la prive de toute souplesse d'application.

✓ **Des hypothèses scientifiques largement infirmées**

L'idée sous-jacente à l'avantage métropolitain est qu'il existe des effets de « masse critique » qui favoriseraient des territoires de grande taille. La note de Terra Nova précitée prenait comme indicateur le PIB par habitant. Pour ses auteurs, Laurent Davezies et Thierry Pech, la croissance de la productivité dans le centre des

¹⁴ DUMONT, G.-F., « Une idéologie de la métropolisation ? », *Population & Avenir*, n° 722, mars-avril 2015.

métropoles est plus que proportionnelle à la croissance de leur taille et à l'accroissement de la disparité des revenus entre les habitants, que la théorie du ruissellement¹⁵ est supposée pallier. Malgré ses coûts sociaux, le bilan de cette stratégie serait donc globalement positif. Ils prennent comme indicateur la croissance du PIB par habitant.

Deux chercheurs, Olivier Bouba-Olga et Michel Grossetti¹⁶, ont remis en cause ces arguments. D'une part, le PIB par habitant est un très mauvais indicateur qui ne prend pas en compte un certain nombre de déterminants et, d'autre part, la justification par le recours à la « nouvelle économie géographique »¹⁷ ne conclut pas à une nécessaire concentration des activités économiques.

✓ **La performance ne croît pas avec la taille**

Historiquement, la performance économique est corrélée avec la croissance des villes. Elle permet de favoriser les interactions entre activités et de soutenir des rendements croissants¹⁸. Mais le problème avec les rendements croissants est qu'ils ne croissent pas plus que les arbres jusqu'au ciel. Il vient un moment où ils commencent à décroître, et ce moment est fortement corrélé avec la taille.

Le raisonnement fondé sur la notion de rendement croissant infini a été clairement pris en défaut avec l'hypothèse de construction des gratte-ciel dans les villes. Leur raison d'être était l'économie du foncier dont le coût croissait avec la taille de la ville et la concentration étant censée favoriser la productivité. Or, dans un gratte-ciel vient un point où le coût complet (en énergie, maintenance, nuisances...) de l'étage supplémentaire est supérieur au gain qu'il procure en création de richesses. Les gains réalisés diminuent à partir d'une certaine taille, car le gratte-ciel devient anonyme et ne favorise pas les interactions sociales créatrices.

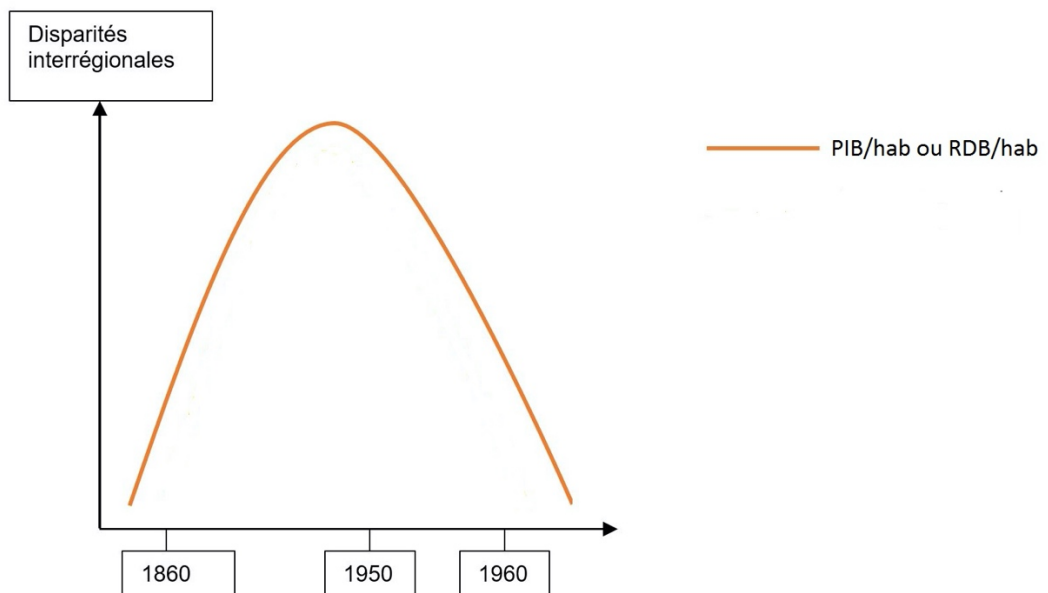
¹⁵ La théorie du ruissellement postule que l'enrichissement des riches va « ruisseler » vers les classes moyennes, pour autant qu'elles existent dans les pays pauvres, et favoriser l'enrichissement des pauvres. Elle n'a jamais connu de vérification empirique.

¹⁶ BOUBA-OLGA, O. et GROSSETTI, M. La métropole, horizon indépassable de la croissance économique ? *Revue de l'OFCE*, 143, 2015

¹⁷ Développée par Paul KRUGMAN dans son livre *Géographie Commerciale*. L'idée de base est que les logiques d'agglomération sont au cœur de la dynamique économique. L'effet d'agglomération nourrit un phénomène de rendements croissants qui fait augmenter les coûts du travail mais l'augmentation de la productivité est supérieure, ce qui crée un effet boule de neige ou l'agglomération nourrit la croissance de l'agglomération.

¹⁸ Voir ROCHET C. « *Les villes intelligentes, réalité ou fiction* », ISTE Wiley 2018

On s'est rendu compte qu'il en est de même pour les villes. Sur un plan strictement économique, l'économiste Jeffrey Williamson¹⁹ a établi une courbe mettant en relation le développement des villes et celui des inégalités. La « courbe de Williamson » a été établie en 1965 pour rendre compte de la période 1860-1960.



20

Figure 1: La courbe de Williamson²¹

Mais il n'y a pas que la science économique qui remette en cause les bienfaits de la croissance urbaine et des métropoles, des mégapoles, des méga-cités, selon les diverses appellations de par le monde. Luis Bettencourt et Geoffrey West, chercheurs au Santa Fe Institute, ont étudié le phénomène urbain du point de vue de la systémique. Ils ont compilé les données de centaines de villes dans le monde, de pays développés comme de pays en développement. Ils ont identifié des caractéristiques communes à toutes les villes, et l'une de ces caractéristiques communes est *le rôle de la taille*. La productivité et toutes les activités croissent avec la taille, mais pas seulement les activités positives : à partir d'une certaine taille, la pollution, la congestion, la violence, la drogue vont devenir un frein à la créativité urbaine et la productivité de la ville va décroître.

19 « Regional Inequality and the Process of National Development: A Description of the Patterns » publié dans la revue Economic Development and Cultural Change

21 Source : Etude « Métropolisation » Mines Paris
https://controverses.minesparis.psl.eu/public/promo15/promo15_G25/www.controverses-minesparistech-7.fr/_groupe25/index.html

Quand ils se font théoriciens de la métropolisation, Laurent Davezies et Thierry Pech, ne prennent pas en compte ces phénomènes. Pour eux, avec l'avènement des métropoles, la courbe serait en train de s'inverser : une phase ascendante viendrait prolonger la phase descendante de la courbe de Williamson. Mais Bouba-Olga et Grossetti contestent cette inversion sur la base de du PIB par habitant comme indicateur²².

De plus, les théoriciens de la métropolisation quand ils s'appuient sur la nouvelle géographie économique de Paul Krugman n'en voient qu'un versant. Si effectivement, elle établit que la concentration spatiale permettrait de bénéficier de rendements croissants et de réduire les coûts de transaction, la concentration génère par elle-même des problèmes de congestion urbaine, de pollution, de délinquance et de criminalité, de hausse du prix des logements avec une pression à la hausse des salaires et une croissance des inégalités sociales par le logement. Nous sommes ramenés au problème de la taille optimale. L'étude des données statistiques françaises concernant le choix de localisation des entreprises sur la période 1996-2004 montre qu'intuitivement les décideurs sentent qu'il existe une concentration optimale pour favoriser des gains de productivité ; au-delà cette dernière suit un rendement décroissant. La compilation des données montre que la productivité d'une implantation industrielle augmente avec le nombre de salariés présents dans le même département et le même secteur jusqu'à un effectif de 1000 salariés pour descendre ensuite, suivant une courbe en cloche semblable à la courbe de Williamson²³.

Et Bouba-Olga et Grossetti de conclure « *Soutenir l'investissement dans le capital physique et humain semble donc être une stratégie autrement plus payante que le soutien à la concentration géographique* »²⁴. Celle-ci n'est donc pas le joker de la croissance qu'en font les politiques publiques actuelles de développement des territoires.

²² Le PIB par habitant de la région Parisienne est faussé par la présence des très hauts salaires qui quitte la région à l'âge de la retraite, de nombreux salariés qui habitent hors de la région et un taux d'emploi supérieur aux autres régions. Cela crée une surproductivité apparente pour l'Ile de France, pour d'autres régions qui connaissent le même phénomène. Bouba Olga et Grossetti concluent que « *les différences de PIB par habitant ne sont pas assimilables à des différences de productivité régionale et l'analyse de la géographie économique ne peut se limiter à l'analyse de la géographie de la production* » (art. cit.). La valeur ajoutée de l'île de France est supérieure de 63% supérieur à la moyenne nationale mais n'est plus que de 20% en tenant compte des effets susmentionnés.

²³ MARTIN, P, MAYER T. ET MAYNERIS F. « Spatial concentration and plant-level productivity in France » *Journal of Urban Economics* 69(2à) pp. 182-195

²⁴ BOUBA-OLGA, O. et GROSSETTI, M. « La métropole, horizon indépassable de la croissance économique ? » *Revue de l'OFCE*, 143, 2015

✓ **« On voit des métropoles partout, sauf dans les statistiques de la productivité »**

La valeur ajoutée produite par une région n'est pas due seulement à sa production locale, mais à celle, immatérielle, de son réseau, ce qui n'est pas un privilège des métropoles, bien au contraire comme nous le verrons. P. Veltz prend l'exemple du technocentre de Renault situé à Guyancourt dans les Yvelines, un lieu de très hauts salaires, mais dont la productivité ne veut pas dire grand-chose sans prendre en compte le réseau d'entreprises et d'équipementiers qui travaillent avec la firme et qui ne sont pas sur le territoire de la métropole **ni** issus d'une autre métropole.

Pierre Veltz, auteur du livre le plus complet sur les territoires français²⁵, souligne une autre retombée négative de l'avènement des métropoles : plus la métropole est riche plus les inégalités internes sont fortes. C'est en Ile-de-France que les riches sont les plus riches et les pauvres les plus pauvres²⁶. Ces inégalités conduisent l'Etat à renforcer la logique de métropole au lieu d'en sortir. On a vu apparaître de fortes dotations financières de l'Etat, jusqu'à trois fois plus importantes pour les villes ayant le statut administratif de métropoles que pour les autres territoires, et accrues par l'implantation de services publics qui créent des emplois ne correspondant pas à une dynamique entrepreneuriale et à de l'innovation endogène. Gérard-François Dumont parle de « dopage »²⁷ par l'Etat qui crée cette illusion de la surperformance des métropoles très loin de la productivité réelle de ces espaces.

Et Bouba Olga et Grossetti de noter -paraphrasant la célèbre formule de Robert Solow (1987) à propos de la relation paradoxale aux débuts de l'informatique entre informatisation et productivité²⁸ : « on voit des ordinateurs partout sauf dans les statistiques de la productivité » - que « Les métropoles sont partout dans les discours, force est de constater qu'elles sont absentes des statistiques ». Ils ne retrouvent une performance des métropoles ni dans les PIB régionaux par habitant, ni dans les données sur l'emploi total par zone d'emploi, ni

²⁵ VELTZ P. « *La France des territoires, défis et promesses* », l'aube, 2019

²⁶ VELTZ, P. *op. cit*

²⁷ DUMONT, G.-F., « Les métropoles devront-elles subir un contrôle anti-dopage ? », *Population & Avenir*, n° 745, novembre-décembre 2019.

²⁸ Le premier âge de l'informatique a consisté à automatiser les tâches répétitives existantes. Ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié des années 1990 que l'informatisation a été pensée comme outil de réorganisation des firmes et augmenté la productivité.

dans les données Acoff (les données statistiques compilées par l'URSSAF)²⁹. Pour eux « les grandes agglomérations ne sont ni plus performantes, ni plus problématiques que les autres. Le succès économique a des causes bien plus complexes que la simple densité de population. »

Les théories de Pech et Davezies perdent finalement toute crédibilité quand ces auteurs tombent dans la *démonstration* tautologique. Ils affirment que « après deux ou trois décennies de métropolisation contrariée, nous risquons de connaître une « vraie » métropolisation »³⁰. En somme, les métropoles étant censées être plus performantes, si une grande ville ne l'est pas c'est qu'elle n'est pas une métropole.

❖ La métropolisation comme idéologie

Le véritable atout d'une ville pour attirer les entreprises n'est pas la panoplie d'exonérations fiscales que toutes proposent, mais la qualité de son capital humain et de tout ce qui compose un « milieu innovateur »³¹. Le professeur américain Richard Florida a proposé d'inverser la stratégie et d'attirer d'abord ce capital humain et ensuite les entreprises, en partant de la supposition que les entreprises viennent s'installer là où est le talent, ce qui n'est pas faux non plus.

D'où l'idée de Richard Florida : les grandes villes doivent attirer les « classes créatives » pour attirer les entreprises et il faut revitaliser le centre-ville des villes américaines. Ces dernières, qui comptent 30 % de la population, représenteraient 70 % du pouvoir d'achat et recouvrent les métiers de la haute technologie, du divertissement, du journalisme, de la finance ou de l'artisanat d'art.

La ville de Milwaukee, cité industrielle en déclin, s'est lancée dans la refonte de son image pour attirer les classes créatives. Les résultats, mesurés à l'échelle de l'agglomération, sont inexistant³², alors que les investissements ciblés concentrés dans le centre se sont faits au détriment du financement des équipements destinés à l'ensemble de la population. L'approche de Richard Florida ne fonctionne pas, sauf pour les honoraires que lui versent des maires qui ont tout attendu de l'arrivée des « classes créatives »... qui ne sont pas venues.

²⁹ <https://www.acoff.fr/home/observatoire-economique/donnees-statistiques.html>

³⁰ DAVEZIES, L. « La crise qui vient, la nouvelle fracture territoriale », La république des idées, Seuil, 2012

³¹ CREVOISIER Olivier, « L'approche par les milieux innovateurs : état des lieux et perspectives », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, 2001/1 (février), p. 153-165.

³² ZIMMERMAN J., "From brew town to cool town: Neoliberalism and the creative city development strategy in Milwaukee", *Cities*, vol. 25, pp. 230-242, 2008.

Une étude approfondie sur un ensemble de villes en Europe et en Amérique du Nord a montré que lesdites « classes créatives » sont en fait fort peu mobiles et bien loin du mythe des *smart people* mondialisés qui se déplaceraient au gré de leurs envies³³. L'étude montre que plus de la moitié des enquêtés vivent dans la ville où ils sont nés et ont fait leurs études. Pourquoi les talents choisissent-ils de s'installer dans une ville ? « La raison principale de leur arrivée est l'emploi (51,2 %) et d'une façon générale les *hard factors*³⁴ (69,9 %). Les *soft factors* ne représentent que 10,3 %, à peine plus que dans la population d'ensemble »³⁵. Les facteurs *soft* réellement efficaces qui ressortent de l'enquête sont liés au cadre naturel et à l'ambiance de la ville - ce qu'en économie du développement territorial on appelle « milieu innovateur » qui est un mélange subtil d'éléments immatériels et matériels spécifiques à un territoire - qui sont peu susceptibles d'être affectés par des politiques publiques.

✓ Le mythe des « classes créatives »

Le raisonnement de Richard Florida est sans doute juste sur le constat que le capital humain, le climat social d'une ville, sa culture, son histoire sont des facteurs de dynamisme économique. Mais il commet l'erreur classique de confondre corrélation et causalité. La culture d'une ville lui vient de son histoire et de sa tradition industrielle et non d'une décision politique et d'un bricolage administratif. Une culture est le produit d'une émergence *endogène* produite par l'histoire. L'approche de Richard Florida est au contraire totalement *exogène* : il suffirait d'importer des « classes créatives ». Sa recette tient dans la règle des « trois T » : *talents, technologie, tolérance*. Le *talent*, nous l'avons vu, est somme toute très conservateur et ne se précipite pour habiter le quartier de Bellevue à Seattle – quartier regroupant une partie de la « classe créative » et qui, contrairement à la théorie de Florida, choisit de s'isoler du centre-ville – que s'il y est attiré par les hauts salaires de Microsoft et d'autres firmes du numérique qui lui permettront de payer les loyers mirobolants qui y sont pratiqués. Florida établit une relation causale entre le talent et le développement économique. Or l'histoire

³³ BOSCHMA R., FRITSCH M., “Creative class and regional growth – empirical evidence from eight European countries”, *Jena Economic Research Papers*, 2007-066, 2007.

³⁴ Les *hard factors* sont les facteurs physiques et financiers, et les *soft factors* les facteurs immatériels comme la culture, l'esthétique, l'ambiance et le développement personnel. Les facteurs d'attractivité de Richard Florida sont des archétypes de *soft factors*.

³⁵ ECKERT D., GROSSETTI M., MARTIN-BRELOT H., “La classe créative au secours des villes ?”, *La vie des idées*, 28 Février 2011

économique nous apprend que le talent est un processus endogène qui procède du développement et qui ensuite, dans une relation circulaire et cumulative, attire de nouveaux talents.

En somme, Florida est comme un cuisinier qui voudrait faire de la grande cuisine en se contentant de lire une recette dans un livre, sans goûter sa préparation pour la rectifier en fonction de son goût. C'est toute la différence entre une approche exogène et une approche endogène. Le spécifique et l'excellent ne viendront que de cette dernière.

La focalisation sur la *technologie* suppose que seules les firmes *high tech* sont la base d'une dynamique territoriale, alors qu'il y a un dynamisme ignoré des villes qui héritent d'un passé technologique obsolète (en France, les cas des villes de Saint-Amand-Montrond, de Loos-en-Gohelle, de Vitry-le-François, entre autres, qui succèdent à la reconversion spectaculaire de Cholet) et qui se montrent capables d'innover et de se reconvertir à partir de leur capital social, de leurs institutions informelles et de leur histoire, comme nous le verrons dans les cas étudiés plus loin, comme Espelette qui a su connecter une production locale ancestrale à des réseaux et des technologies de la III^e révolution industrielle pour faire du piment d'Espelette un produit de renommée mondiale.

Le troisième T de Richard Florida, la *tolérance*, s'inscrit dans la vénération contemporaine pour le relativisme. Florida établit un *gay index* qui corrèle le taux d'homosexuels dans la ville et sa créativité³⁶. S'y ajoute un *indice bobémien* pour corrélérer les comportements de marginal chic et la créativité. Pour Florida, une ville qui n'aurait pas de communauté gay, ni de bars rock ouverts jusqu'à trois heures du matin, ni de magasins de disques vinyle n'a pas d'avenir industriel. Là encore, il confond corrélation et causalité. Que l'industrialisation ait produit une évolution des mœurs est une évidence, mais en faire une causalité relève du sophisme.

Cela peut sembler séduisant au premier abord et le systémicien ne pourra qu'être attiré par l'idée que la diversité est corrélée à la créativité. Mais il s'agit en réalité d'une fausse diversité et d'une fausse créativité puisqu'elles reposent sur des standards sociaux qui sont, au-delà des apparences, très rigides et génèrent un processus de renforcement positif : les mêmes appellent les mêmes, ce qui est d'ailleurs contenu dans l'idée de « classe créative » qui ne

³⁶ FLORIDA, R. "Technology and Tolerance: The Importance of Diversity to High-Technology Growth" *The Brooking Institution*, 2002

concernerait que 30 % de la population qui sort grosso modo des mêmes écoles et des mêmes types de cursus académique et qui portent les mêmes standards culturels.

✓ **Le gentrification, résultat de l'échec de ces politiques**

L'échec de ces théories est patent et s'est traduit par la création de ghettos de riches comme à Seattle et une explosion du prix des logements qui accroît l'effet de renforcement qui aboutit à ce que les mêmes se retrouvent de plus en plus avec les mêmes. L'ironie du sort veut que Richard Florida, après avoir reconnu s'être trompé, continue à faire des conférences à plusieurs dizaines de milliers de dollars pour expliquer que ses théories n'ont fait que renforcer les inégalités sociales, la ségrégation entre riches et moins riches au nom de la diversité, et contribuer au développement de la *gentrification*³⁷ des villes qui voient le centre-ville capturé par une nouvelle élite branchée sur le monde, adoptant un mode de vie ouvert et multiculturel, qui expulse le peuple *old school* vers la périphérie, mais qu'il n'en est pas responsable³⁸.

En fait, les théories de Richard Florida n'ont fait qu'accélérer le processus de *gentrification* qui touche les classes populaires remplacées par les nouvelles classes bourgeoises qui profitent de la hausse du prix du foncier et de l'immobilier et la stimulent en réhabilitant – ou plus souvent en faisant réhabiliter sur fonds publics³⁹ – des quartiers populaires anciens.

La ville de Seattle a tout fait pour se conformer à la politique des trois T en lien avec les grandes entreprises de la ville, Microsoft et Amazon. Son plan d'urbanisme a autorisé la reconversion des anciennes usines en bureaux modernes pour salariés de la « classe créative », qui ont leurs pistes cyclables et leurs jardins bios. Toutes les minorités ont leur programme de lutte contre la discrimination et la ville a gagné en 2012 le titre de « meilleure ville pour les hipsters », selon *l'indice hipster* qui mesure le nombre de tatoueurs, de vendeurs

³⁷ La gentrification est un phénomène urbain par lequel des personnes plus aisées s'approprient un espace initialement occupé par des habitants moins favorisés, transformant ainsi le profil économique et social du quartier au profit exclusif d'une couche sociale supérieure. Le terme est formé à partir du mot anglais *gentry* qui désigne la petite noblesse, et dans un sens péjoratif, les nouveaux parvenus.

³⁸ WAINWRIGHT O., "Everything is gentrification now: but Richard Florida isn't sorry", *The Guardian*, 26 Octobre 2017.

³⁹ Pour une étude détaillée du processus de gentrification à Paris, voir Anne CLERVAL, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte, 2013.

de vélos, de cafés indépendants ouverts la nuit, de brasseries artisanales, de friperies et de magasins de disques (vinyles)⁴⁰. Ce sont bien sûr les emplois offerts par Amazon et Microsoft qui ont attiré les diplômés à Seattle qui s'installent ensuite en centre-ville.

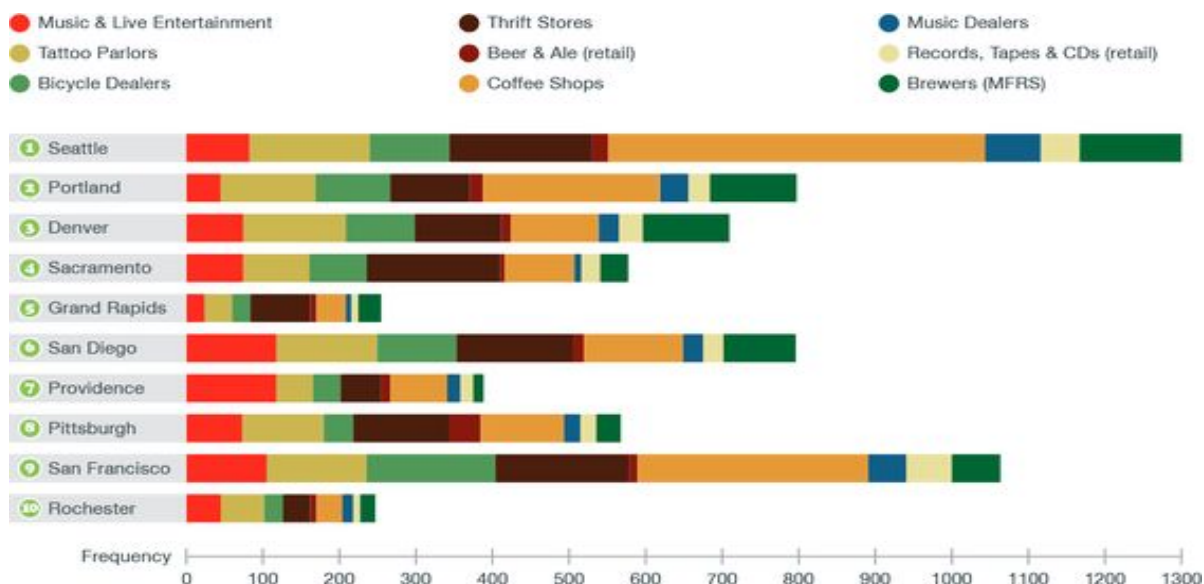


Figure 2: L'indice hipster aux États-Unis corrèle des attributs de "classe créative" à la performance des villes

Les anciens quartiers ouvriers se transforment en immeubles sophistiqués hors de prix offrant une coopérative d'élevage de poulets bios et des spas pour chats et chiens⁴¹. Tout étant fait pour la « classe créative », les classes populaires sont refoulées à la périphérie, la ville ne pouvant loger les travailleurs peu qualifiés (serveurs, caissiers, vendeurs...) dont elle a besoin : il faut toujours des immigrés *low cost* pour livrer les pizzas commandées sur internet. Comme - entre autres - à Paris, dominent les politiques d'apparence progressiste de « lutte contre les discriminations », mais « les incantations à la diversité ethnique et sexuelle se traduisent indirectement par un recul de la diversité sociale (...) dans les comtés de Grant ou d'Adams, les drapeaux arc-en-ciel sont inexistantes, tout comme les clubs de yoga et les marchands de vinyles (...). D'ici le progressisme à la mode de Seattle qui promettent la diversité, mais favorise un entre soi de créatifs... qui prônent un développement vert alors que l'économie locale dépend de l'exploitation intensive du bois et des sols, ressemble à une incongruité »⁴².

⁴⁰INFOGROUP, « Seattle tops Portland as most 'hipster' city in U.S. », Report, available at: <http://www.infogroup.com/defining-the-hippest-us-cities-infographic>, 2016.

⁴¹ BREVILLE, B. « Grandes villes et bons sentiments » *Le Monde Diplomatique*, Nov.2017

⁴² BREVILLE B., «Grandes villes et bons sentiments», *Le Monde Diplomatique*, 2017

Que sont devenus les 70 % qui ne sont pas « créatifs » selon ces théories ? Des « inutiles » selon l'économiste Pierre-Noël Giraud⁴³. Des chômeurs perpétuels vivants de petits boulots et d'assistantat, des exclus du système qui ne songent même plus à y rentrer, qui vivent à la périphérie des « classes créatives », des immigrés *low cost* assurant des métiers précaires et peu rémunérateurs. La pire des inégalités, souligne P.N Giraud, est celle de ceux qui n'ont plus d'avenir à construire, qui n'ont plus à lutter, qui n'ont plus d'horizon. « *La misère d'être exploité par les capitalistes n'est rien comparée à la misère de ne pas être exploité du tout* », écrivait en 1962 l'économiste Joan Robinson. La classe ouvrière *old school* luttait pour un avenir meilleur, s'organisait pour améliorer sa condition, avait créé les sociétés de secours mutuel, les bourses du travail, les syndicats, des mouvements de jeunesse, de tourisme populaire, croyait en des lendemains qui chanteraient dans un présent que l'on organisait dans la solidarité de classe.

La ville des classes créatives rejette ce vieux peuple avec ses droits sociaux et ses solidarités. Elle y préfère ces armées de précaires, « inutiles » et sans espoir, inorganisés et incapables de se défendre d'une autre manière que par des émeutes urbaines sporadiques. Ce phénomène est mondial. Pour la sociologue américaine Saskia Sassen⁴⁴, il est la conséquence de la mondialisation financière et de la dérégulation en tant qu'elles concentrent les fonctions de commandement dans quelques grandes métropoles auxquelles il s'agit d'être connecté. En France, c'est l'opposition entre la France des métropoles et la *France périphérique* décrite par Christophe Guilluy⁴⁵.

La métropolisation à partir de l'idée de la *Global City* apporte partout la croissance des inégalités, de la pauvreté, de la détresse des inutiles et de la mort des territoires. Tout cela sous l'aspect cool des « classes créatives » et Guilluy de conclure « les Rougon-Macquart sont désormais déguisés en hipsters »⁴⁶

⁴³ GIRAUD P.-N., *L'Homme inutile. Du bon usage de l'économie*, Odile Jacob, Paris, 2015.

⁴⁴ SASSEN, S. *Cities in a World Economy*, SAGE, London, 2012

⁴⁵ GUILLUY C., *La France périphérique, Comment on a sacrifié les classes populaires*, Flammarion, Paris, 2014.

⁴⁶ GUILLUY C., *Le crépuscule de la France d'en haut*, Flammarion, Paris, 2016.

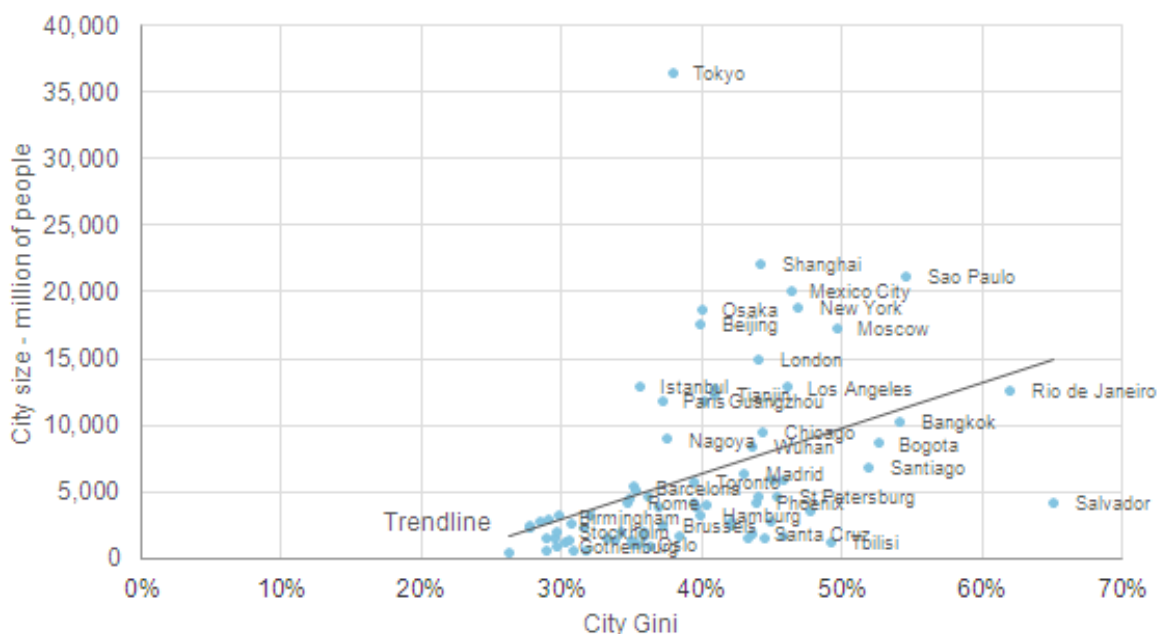


Figure 3 L'inégalité croît avec la taille des villes, quelle que soit la richesse de la ville. Inégalité mesurée par le coefficient de Gini (0 égalité absolue, 1 inégalité maximale). Source Euromonitor internationale

✓ **Ultime avatar de la théorie de la métropolisation : le grand Paris**

Le projet de « grand Paris » et la création de la métropole éponyme n'était pas au départ basé sur le mythe de la « classe créative » et sa supposée hypermobilité⁴⁷. Enclenché en 2007 par le Président Sarkozy et institutionnalisé par la loi du 3 juin 2010, son objectif était de s'inscrire dans la dynamique des *global cities*, Paris vivant mal la première place de Londres. Deux visions s'affrontent dès le départ, celle de la méga région sous autorité d'un seul maire et celle du polycentrisme préservant et valorisant les capacités d'initiatives des collectivités locales. La complexité administrative de la Région Ile-de-France et les rivalités politiciennes n'ont pas permis que se dégage un véritable sentiment d'appartenance et un bien commun du « Grand Paris », qui aurait pu être appuyé par l'affirmation du leadership de l'Etat. Comme le souligne Pierre Veltz, les Hauts-de-Seine n'ont pas été créés par les Hauts-de-Seine, mais par l'Etat. Faute d'un tel leadership, après le départ de Nicolas Sarkozy, est restée l'idéologie des « classes créatives ». Elle est bien synthétisée par Jacques Godron⁴⁸, président du Club du Grand Paris, où, sous l'impulsion de quelques hauts fonctionnaires, on réfléchit selon une

⁴⁷ Hypermobilité en outre mise à mal par la pandémie covid-19 ; cf. DUMONT, G.-F, « Covid-19 : la fin de la géographie de l'hypermobilité ? », *Les analyses de Population & Avenir*, n° 29, juin 2020.

⁴⁸ GODRON J., "Grand Paris: Réussir la métropole", *Revue des Anciens Elèves de l'ENA*, Novembre 2017.

tradition française bien établie d'adopter avec dix ans de décalage des stratégies qui ont déjà échoué aux États-Unis. Et cette « métropole du grand Paris » se voit conseiller d'investir quasi exclusivement dans les regroupements de grandes écoles, les quartiers d'affaires, les clusters, la culture pour hipsters, les commerces de luxe, le transport aérien et le tourisme d'affaires. Et pas question d'affecter à cette métropole une compétence en matière de logement qui se chargerait d'une péréquation entre Ouest riche et Est pauvre. Non, cela ne servirait pas à attirer « *les milieux d'affaires internationaux, les CEO des quartiers généraux, les stars polyglottes de la culture, les pionniers de la R&D, les tycoons de la presse et de l'information, les hauts fonctionnaires internationaux et les fonds de pension* »⁴⁹. Tout cela, nous dit l'auteur, suppose « *un mode de management subtil et accepté* ».

Le résultat, nous dit Christophe Guilluy : « *Paris est le stade suprême du nouveau capitalisme. Un capitalisme cool qui offre tous les avantages de l'économie de marché sans les inconvénients de la lutte des classes* ». En tout cas, un grand Paris bien pollué qui étouffe sous les embouteillages de la ville-centre, fruits de ses fantasmes de « ville verte » et de l'absence de vision d'ensemble.

✓ **Les prétentions politiques mondiales des métropoles**

«*Pendant que les nations parlent, les villes agissent*», répétait M. Michael Bloomberg du temps où il était maire de New York (2002-2013) et où il présidait le *Cities Climate Leadership Group (C40)*⁵⁰, qui rassemble les 97 plus grandes villes du monde autour de la « lutte contre le changement climatique ». Pour de nombreux dirigeants de grandes villes, les États, empêtrés dans des conflits partisans, sont incapables d'agir efficacement, et il revient donc aux villes de s'unir pour pallier ces carences, d'où la naissance de la « diplomatie des villes » qui inspire une stratégie de réseaux regroupant des villes du monde entier. On en comptait cinquante-cinq en 1985 ; ils sont aujourd'hui plus de deux cents : le C40, mais aussi Eurocities, la Convention mondiale des maires pour le climat et l'énergie, le Conseil international pour les initiatives écologiques locales (Iclei), les Cités et gouvernements locaux unis (CGLU), le Réseau des villes créatives de l'UNESCO⁵¹, *Mayors for Peace* («Maires pour la paix»), le groupe Villes-Santé de l'Organisation mondiale de la santé...

⁴⁹ GODRON J., *La Tribune*, 31 March 2015.

⁵⁰ <https://www.c40.org/about>

⁵¹ <https://fr.unesco.org/creative-cities/content/creative-cities>

«Concernant les inégalités, l'immigration, la santé, la sécurité, la gouvernance, les droits humains et nombre d'autres sujets cruciaux, les villes contournent de plus en plus leurs gouvernements nationaux et s'organisent entre elles pour trouver des solutions», se réjouit Ivo Daalder, politiste et ancien conseiller de M. Barack Obama, qui affirme que les grandes villes, globales par nature, «résistent aux politiques nationalistes qui ne résolvent pas les grands problèmes»⁵². Pour Rahm Emmanuel, ancien maire de Chicago, les grandes villes sont «le moteur intellectuel, culturel et économique du monde».

La supériorité des métropoles est assumée et se veut un modèle. Les métropoles considèrent qu'elles poursuivent toutes les mêmes buts et qu'elles doivent partager leurs expériences et leurs ressources. Le résultat est qu'elles tendent à se ressembler de plus en plus, avec les mêmes centres commerciaux sans âme, les mêmes «clusters créatifs» standardisés et, surtout, le même phénomène d'inégalités entre villes centres et périphérie qui se traduit dans les options politiques.

On a vu cette division avec l'élection de Donald Trump et le vote sur le Brexit en Grande-Bretagne où Londres est entrée en quasi-sécession avec le reste du pays, certaines voix voulant demander un statut d'extra-territorialité pour la ville afin qu'elle puisse rester dans l'Union européenne⁵³.

La scission entre métropole riche et périphérie pauvre n'est donc pas un phénomène accidentel, mais le fruit d'une politique assumée, la périphérie pauvre regroupant les «inutiles». Le Forum économique mondial de Davos voit même dans les métropoles un «antidote au populisme»: «La plupart des villes du monde réimaginent la politique, l'économie, l'action écologique en partant des habitants. Elles construisent une vision de l'avenir positive, inclusive, plurielle, tandis que les dirigeants nationalistes sèment la peur, ferment les frontières et construisent des murs.⁵⁴». Les métropoles ne sont donc pas que le fruit des théories économiques dominantes. Elles sont aussi une idéologie conquérante.

Ce modèle a malheureusement été repris chez des villes moyennes qui ont tenté d'imiter les codes des métropoles en entrant dans ces politiques de marketing territorial et de «benchmarking» qui les a

⁵² <https://www.politico.com/magazine/story/2017/06/06/why-cities-need-their-own-foreign-policies-215234/>

⁵³ Voir «Quand les grandes villes font sécession», Benoit BREVILLE, *Le Monde Diplomatique*, Mars 2020

⁵⁴ *Le Monde Diplomatique*, art. cit.

amenés à utiliser des slogans chocs en anglais, pour faire moderne. Ainsi, en 2002, Rodez adopte comme identité « My Rodez » qui se justifie comme entendant afficher « *une image conforme à la réalité du territoire, à son identité et à ses ambitions* »⁵⁵. L'investissement dans ce genre de « marketing territorial » se fait aux dépens d'une démarche de développement qui partirait de l'analyse des atouts locaux à valoriser et des handicaps à surmonter. Loin de mettre en valeur les spécificités locales, ce type de marketing territorial incite au contraire à s'imiter les uns les autres et les villes moyennes à singer les grandes.

❖ Il y a une taille optimale pour que la ville ait des effets majoritairement positifs

Quelle serait la taille optimale d'une ville au-delà de laquelle elle va générer plus d'externalités⁵⁶ négatives que positives ? Dans ses recherches sur le sujet, l'historien de l'économie, Paul Bairoch, a recherché la taille appropriée pour permettre à une industrie d'avoir les synergies nécessaires, en partant de la taille critique de l'entreprise de la seconde révolution industrielle, basée sur la production de masse. Il évaluait la taille minimale de la ville pour qu'elle soit créative de synergies à 80 000 habitants, sa taille optimale G^* à 300 000 habitants pour un pays industrialisé, et la taille maximale G_{\max} à 500 000 (Figure 4) et un peu plus pour les pays non encore industrialisés⁵⁷. Son calcul procédait d'une analyse empirique et non d'une recherche déductive sur la taille idoine de la ville. Les logiques de recherche de ce temps reposaient sur les concentrations spatiales sur un même territoire.

Aujourd'hui, la taille des établissements industriels des grandes entreprises a diminué – notamment avec l'externalisation de différentes fonctions et notamment de centres de production dans les pays à bas salaires et, grâce à l'augmentation des capacités de stockage informatique, avec l'évolution de la main-d'œuvre vers du *cerveau d'œuvre* : la production industrielle a plus besoin d'*inspiration* que de *transpiration*. On a plus besoin de matière grise traitant de

⁵⁵ <http://www.marketing-territorial.org/article-my-rodez-donner-une-nouvelle-dimension-au-territoire-106463317.html>

⁵⁶ On appelle *internalité* ce qui est produit de manière intentionnelle par une économie. C'est une production résultante et logique d'une économie. Une *externalité* est une production non intentionnelle, par exemple, la pollution, le stress, la criminalité.

⁵⁷ BAIROCH, P. « *Taille des villes, conditions de vie et développement économique* », Editions de l'EHESS, 1977

l'information que de force physique dans ces territoires connectés pour créer des territoires virtuels de coopération qui sont la condition des synergies économiques, mais ne créent pas pour autant des bassins de vie.

Les recherches de Luis Bettencourt au Santé Fe Institute, qui bénéficie de moyens informatiques puissants de traitement des données, vont dans le même sens : au-delà d'un point G^* (G pour *growth*), les bénéfices procurés par la ville cessent de croître et au-delà d'un point G_{\max} , les bénéfices deviennent négatifs.⁵⁸

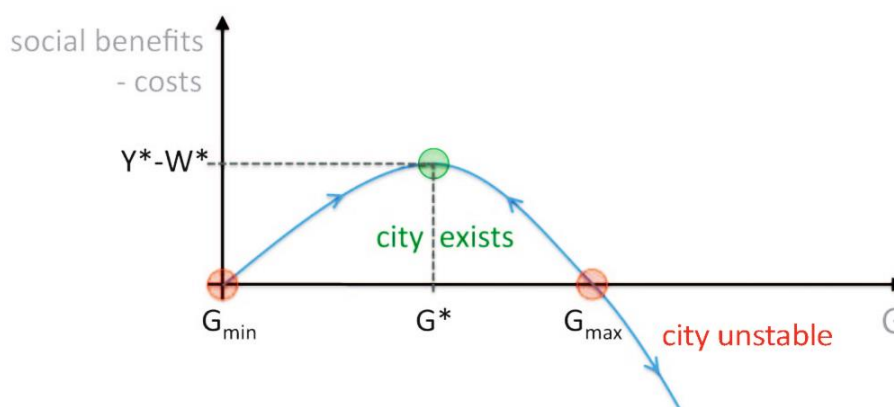


Figure 4 La taille optimale de la ville (source : Bettencourt L., *The Origins of Scaling in Cities*)

Le travail de Paul Bairoch n'a pas été reproduit à ce jour, mais on peut inférer que, dans le nouveau contexte de l'économie de la III^e révolution industrielle où les entreprises sont plus petites et reliées par les réseaux numériques, les villes créatives peuvent être plus petites. On le constate en France puisqu'en 2017, pour la première fois depuis la crise de 2008, le pays a connu plus d'ouvertures d'usines que de fermetures⁵⁹. Celles-ci sont intervenues hors des métropoles et sont le fait d'activités fortement automatisées, l'économie informatisée tendant à effacer la différence entre *manufacturing* et activités de services, celles-ci n'existant pas sans la base industrielle de celles-là.

Mathématiquement, on peut définir un nombre d'or de 1 500 personnes comme taille d'un groupe où tout le monde peut être en

⁵⁸ BETTENCOURT, L. The Origins of Scaling in Cities *Science* 21 Jun 2013: Vol. 340, Issue 6139,

⁵⁹ Voir analyses de tendance sur Trendeo.fr. Voir aussi Olivier Bouba-Olga : « Des communes, comme Vitré, Issoire, Vire et Figeac, ont eu un taux de croissance très fort entre 2008 et 2016. Il faut arrêter d'avoir une lecture binaire de la géographie de l'activité économique et de la dynamique de l'innovation. Partout, des potentialités sont à soutenir. » : in <https://www.lagazettedescommunes.com/705380/la-crise-fait-vaciller-le-culte-de-la-metropolisation/>

interaction. À 20 000 personnes, tout le monde a encore une chance d'être en interaction ; au-delà, la possibilité de ces interactions diminue comme le montrent tant les analyses empiriques de Bairoch que les modélisations de G. West et L. Bettencourt. Dans une grande ville, on peut être totalement isolé, entassé dans des transports, ne communiquer avec personne... dans l'attente d'être de retour chez soi pour retrouver ses « amis » sur Facebook. Jane Jacobs, dans sa critique radicale de l'urbanisme américain⁶⁰, plaidait pour une structure de la ville en villages où tout le monde pouvait rencontrer tout le monde.

✓ **Taille et inégalités sont corrélées**

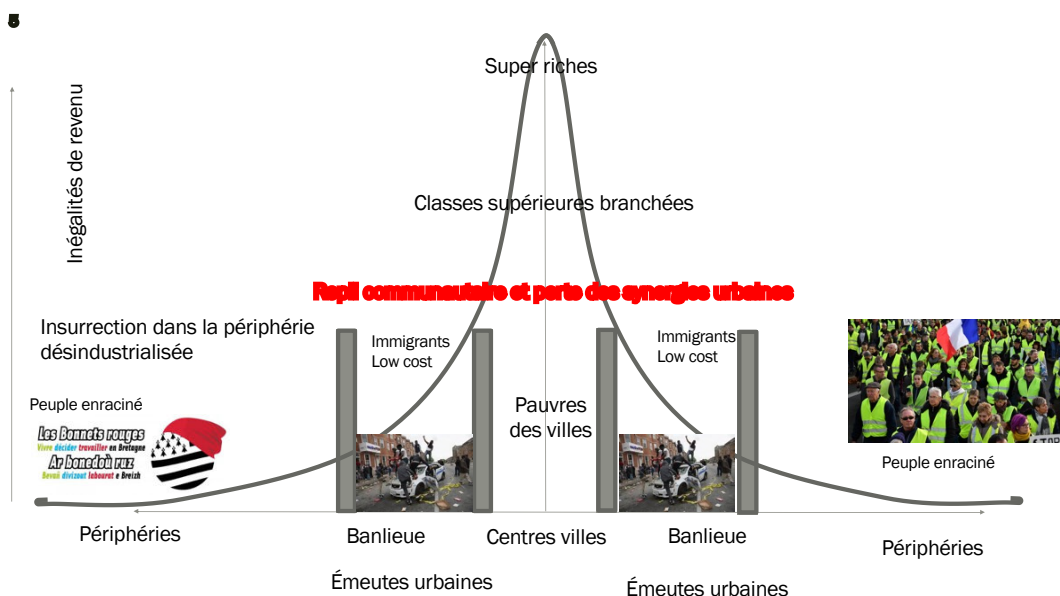
La croissance urbaine incontrôlée est corrélée avec une forte croissance de l'*inégalité* et de la *violence* comme produits de la désagrégation sociale : elle est associée avec un mode de croissance lié à la mondialisation financière qui génère un déplacement de l'emploi urbain de l'industrie vers les services où les inégalités de revenus s'accroissent⁶¹. Cette inégalité se traduit géographiquement par la concentration de riches et de pauvres dans des espaces séparés, une croissance de l'inégalité qui est à moyen terme corrélée à un arrêt du développement⁶² et à terme des violences urbaines et des crises sociales.

Aux États-Unis, sur les 35 dernières années, l'écart entre les 5 % les plus riches et les 20 % les plus pauvres s'est considérablement accru, et l'inégalité est plus forte et croît plus fortement dans les grandes villes que dans les autres villes (Figure 5).

⁶⁰ JACOBS J., *Cities and the Wealth of Nations*, Random House, New York, 1985.

⁶¹ Voir le rapport périodique de Saskia SASSEN, « *Cities and Growth in the World Economy* », Columbia University.

⁶² OSTRY J.D., BERG A., TSANGARIDES C., *Redistribution, Inequality, and Growth*, IMF, April 2014



©Claude Rochet

03/02/2021

Figure 5. Mécanisme de l'instabilité et de l'inégalité dans les métropoles

La tendance est mondiale, dans les pays développés comme en développement. Dans les pays riches, du fait des politiques publiques qui ont délibérément favorisé les territoires où vivent des populations favorisées au nom de la théorie du *trickle down* (théorie du ruissellement⁶³) et dans les pays en voie d'industrialisation sous l'effet de la loi de Kuznets⁶⁴. Dans les villes, l'inégalité est cumulative, les jeunes issus du bas de l'échelle ayant le moins de chance d'accéder à une éducation de qualité et se retrouvant bloqués dans une trappe à inégalités, cette inégalité devenant un frein au développement⁶⁵.

La transition d'un mode d'industrialisation à un autre, de la II^e à la III^e révolution industrielle, se traduit par un processus de *destruction créatrice* tel qu'identifié par Schumpeter⁶⁶ : les anciens emplois et les

⁶³ Voir note 15

⁶⁴ La loi de Kuznets est une constatation empirique formulée en 1955 selon laquelle l'inégalité croît au début du développement et se réduit ensuite sous l'effet de politiques redistributives. C'est une constatation et non une loi qui postulerait que ce processus soit inévitable. Kuznets l'avait étendue à l'environnement, les pays ne devenant sensibles aux questions environnementales qu'une fois atteint un certain niveau de développement. Cette loi demande aujourd'hui à être affinée compte tenu de l'évolution des sources de pollution et de l'externalisation vers les pays en développement des activités polluantes des pays riches.

⁶⁵ CINGANO F., Trends in income inequality and its impact on economic growth, OECD Social, Employment and Migration working papers, no. 163, OECD Publishing, Paris, 2014.

⁶⁶ Le principe de destruction créatrice tel que formulé par Schumpeter n'a rien à voir avec l'interprétation qu'en font les néo-libéraux qui y voient un principe de darwinisme social. Quand Schumpeter a formulé sa théorie, il l'appliquait aux technologies, pas aux firmes et encore moins aux individus. Celles-ci ont manifesté des capacités surprenantes de résilience

écosystème (industriel, technologique, humain) soit une ressource pour un autre écosystème.

Cela dépasse l'approche par les circuits courts qui est devenue très à la mode. Elle fonctionne très bien quand il s'agit de produits non complexes comme les produits agricoles. Mais tous les produits industriels proviennent des chaînes de valeur souvent mondiales. Dans ce contexte, le circuit court devrait s'étendre à la terre entière ! Les vélos, si prisés dans nos villes gentrifiées, sont fabriqués en Asie et en Europe de l'Est, et sont transportés par navires-conteneurs qui sont le moyen de transport le plus polluant du monde ! Heureusement, il s'agit d'un produit facile à recycler qui donne naissance à une nouvelle activité, mais qui va devenir plus complexe avec les vélos électriques.

Cela implique de sortir de la conception de la ville comme une juxtaposition de bâtiments, de systèmes de transports et d'équipements urbains, sans vision de la ville comme système global. Le vélo est là encore un bon exemple : au Danemark, le vélo a été conçu dans une architecture d'ensemble des systèmes de transport à partir d'une analyse fonctionnelle du comportement du cycliste, et non comme une pièce surajoutée produisant un fouillis inextricable de vélos et de trottinettes sur les trottoirs, générateur d'accidents. A Copenhague, le vélo représente 49% de la part des transports quotidiens contre 27% pour la voiture. Elle n'est que de 4% pour Paris¹³² !

Le développement symbiotique est donc un terrain d'innovation pour lequel les villes moyennes sont à tout point de vue les mieux placées. Dans les métropoles l'urbanisme est très dense et la politique officielle y pousse à la densification. Il ne peut donc être modifié qu'à la marge. Rechercher la symbiose entre les activités de la ville est fonction de l'architecture système de la ville. Par exemple, en concevant les logements en fonction des réseaux de transports et des lieux de travail pour diminuer le temps perdu en déplacement et la source de pollution et de stress qui y est associé : l'énergie la moins chère et moins polluante est celle que l'on ne consomme pas et 'architecture de la ville peut y contribuer.

SUITE DANS L'EDITION PAYANTE

¹³² DESCAMPS, P. « *Comment le vélo redessine la ville* », Le Monde Diplomatique, février 2020.v

IV. Conclusion

Nos grands-parents et arrière-grands-parents ont eu comme livre de classe « *le tour de la France par deux enfants* ». Livre d'éducation civique et patriotique, il offrait une vision organique des régions françaises constituée d'activités industrielles basées sur les ressources locales (les mines et les matières premières), mais intimement liées aux activités artisanales et agricoles. La modernité industrielle est enracinée dans l'histoire et les terroirs, plus que dans les territoires. Qu'en serait-il si l'on mettait à jour ce livre à l'heure de la III^e révolution industrielle ? Il n'y aurait plus ce déterminisme de la localisation des ressources naturelles qu'illustraient les grandes cartes murales de Vidal de la Blache qui ornaient nos salles de classe. Mais il y aurait toujours l'histoire, le terroir, les savoir-faire enracinés et les traditions.

L'économie numérique ne dépend pas des mines de silicium pour se développer, mais du génie humain. Le territoire n'est plus déterministe, mais recèle des potentialités qui peuvent se développer pour autant que les territoires savent le faire. Certes, les métropoles y joueraient leur rôle et on décrirait l'itinéraire d'une jeune personne talentueuse d'une province obligée de fait d'aller en métropole pour transformer son talent en opportunités, mais son histoire nous la montrerait souvent revenir au pays pour y vivre et travailler.

Et si la carte montre les sources des innovations, elle mettra en avant la contribution des territoires. On y verrait l'Etat et les régions intervenir, non pour parachuter des entreprises sans connexions avec le territoire et qui le quitteraient après avoir empoché les primes à l'installation, mais pour apporter les réseaux numériques nécessaires à l'économie informatisée, des systèmes de santé, des maternités qui ne seraient plus à 100 km du domicile, des écoles pour accueillir une population rajeunie.

La source du dynamisme ne résiderait pas dans des « clusters créatifs », mais dans la valorisation du capital territorial. C'est la start-up Sericyne¹³³ en Cévennes, qui révolutionne la technique de production de la soie, production ancestrale du territoire relancée dans les années 1970 par l'instituteur du village de Monoblet, Michel

¹³³ Sericyne.fr

Costa, et quelques passionnés qui fondent une société qui s'allie avec Pierre Cardin et exporte jusqu'en Chine, et dont Sericyne prend la relève. De 1975 à nos jours, la population de ce petit bourg endormi a doublé et son expérience inspire les territoires en déclin.

La citation de Jean-Jacques Rousseau reproduite en exergue montre la Suisse comme un pays harmonieux où villes et campagnes ne font qu'un dans un ensemble cohérent. Rousseau s'est plus inspiré de la Suisse qu'il ne l'a inspirée, mais elle se retrouve aujourd'hui dans la description harmonieuse qu'il en faisait. Rousseau détestait les villes, mais était d'autant plus fasciné par la cohérence du territoire suisse qu'elle était associée à un système de démocratie directe. Point de gigantisme en Suisse, de métropole qui écrase sa périphérie, mais un ensemble que l'historien suisse de l'urbanisme André Corboz a décrit comme une *hyperville*, analogie avec un hypertexte qui n'a pas de centre précis, ou plutôt une pluralité de centres interconnectés, signifiant la fin de l'opposition ville-campagne. Cette dynamique intégrée du territoire fait en tout cas que *la Suisse est le premier pays industriel du monde*¹³⁴.

L'économie de la production de masse de la II^o révolution industrielle impliquait la recherche des économies d'échelle et rendait nécessaire la centralisation physique. Mais l'économie de la III^o révolution industrielle requiert de la concentration jusqu'à une certaine limite au-delà de laquelle les économies d'échelle deviennent des déséconomies. Et, comme le conclut Pierre Veltz, « *le tournant local de notre société est engagé* ». Les économies de réseau suppléent abondamment les économies de concentration. Il ne s'agit pas de tomber dans un localisme régressif anti-industriel, mais de saisir que le local, le territoire, l'immatériel, la culture sont des actifs stratégiques qui, pourraient ramener la France au rang des grandes puissances industrielles. L'avenir de nos territoires reste largement ouvert, conclut de son côté Gérard-François Dumont, auteur de l'ouvrage le plus complet sur la gouvernance des territoires. Tout est dans la capacité des hommes à innover et à se doter d'un pilotage politique pertinent.

Comment sortir de la logique de la métropolisation ? Les Chinois ont compris leur erreur d'avoir imité la métropolisation prônée par les Occidentaux. Le projet de remplacer les métropoles géantes par des clusters est d'instaurer une pluralité de centres en symbiose avec leurs périphéries afin de stimuler l'innovation.

¹³⁴ En valeur ajoutée manufacturière par habitant. Source, VELTZ, P. *op.cit.*

En conclusion des cas analysés, que l'on pourrait multiplier à l'envi, il ressort *qu'il n'y a nulle fatalité au sous-développement ou au déclin d'un territoire*, quel que soit sa taille, son passé, sa situation défavorable. La solution n'est pas de rechercher une solution dans une cause extérieure, comme la réforme du mille-feuille administratif, aussi nécessaire soit-elle. Mais ce n'est jamais à préalable. La clé est à rechercher dans la création de dynamiques d'innovation endogènes par un leadership et une stratégie sachant créer un sens du bien commun qui s'imposent aux acteurs du territoire au-delà de leurs oppositions aussi classiques que légitimes.

Que faire pour lutter contre les effets négatifs de la métropolisation et la freiner ? Tout d'abord, bien sûr, cesser de surfinancer les métropoles directement et indirectement par l'implantation de services publics, ce qui a comme effet pervers de mettre les villes moyennes en situation de quémanderesses pour financer leurs projets innovants. Ensuite, inciter les métropoles à renoncer à leur idéologie impériale.

C'est possible. Par exemple, pour gérer les effets de l'arrivée de la ligne à grande vitesse sud Europe Atlantique qui dessert Paris et Bordeaux avec des arrêts à Angoulême moins fréquents, la puissante métropole de Bordeaux a souhaité qu'Angoulême ne soit pas trop pénalisée et ne devienne une simple « banlieue » résidentielle de Bordeaux. Bordeaux n'a pas fait en sorte de réduire au minimum le nombre de trains s'arrêtant à Angoulême. Ne pas respecter les demandes d'Angoulême, loin d'enrichir Bordeaux, aurait fait perdre les économies d'échelle de ce grand projet¹³⁵.

Sortir de la logique impériale pour entrer dans une logique de coopération, voire de coopération, est une voie qui viendra utilement compléter les stratégies de développement des territoires.

Enfin, il faut cesser de considérer le territoire comme un arrière-pays de la ville qui ne serait qu'un poids mort, un « inutile », au mieux un espace récréatif : L'agriculture, les forêts, les milieux

¹³⁵ Comme vu pour l'accroissement des villes, au-delà d'une certaine taille, l'économie d'échelle liée à l'agglomération se transforme en déséconomies d'échelle. Ici, la puissante métropole de Bordeaux souhaite qu'Angoulême ne soit pas trop pénalisée. Il s'agit d'éviter qu'Angoulême devienne une simple « banlieue » résidentielle de Bordeaux,

Claude Rochet

naturels, les paysages, les ressources écologiques font partie des écosystèmes urbains.